

52)

THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

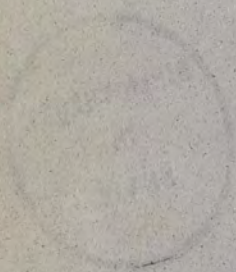


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

LE
NOUVEAU GATEAU
DES ROIS,

OU
LE ROI DE LA FÊVE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

*Mis au Théâtre du monde , qui est bien
celui des Variétés ; par l'Auteur des Sept
Péchés capitaux , du Remue-Ménage du
Paradis , &c. , &c.*



A PARIS,



De l'Imprimerie du Mannequin-Royal,
au Château du Louvre.

En l'année 1790.

A V E R T I S S E M E N T.

Le fond de cette Comédie n'est point imaginaire & ses personnages ne sont pas supposés. J'aurois pû moi-même me charger d'un rôle dans cette action, si je n'avois craint de m'exposer trop ouvertement à la vengeance des Epaulettes nationales & des Prestolets qui y figuroient, que cependant, je n'éviterai peut-être pas, ayant transcrit littéralement leurs expressions; mais que m'importe? J'aurai prouvé à mes honnêtes Concitoyens, que si dans leurs Comités publics on s'occupe de la forme, dans les sociétés, même les plus grivoises, on discute sur le fond. Les sophismes n'y regnent pas à la faveur d'une éloquence fastidieuse, mais la saine vérité s'y démêle à travers l'énergie du gros bon sens, qui vaut, à tous égards, le style oratoire de Messieurs de l'Assemblée des Communes & de l'Assemblée Nationale qui tous les jours sement, mal à propos, des perles devant un tas de pourceaux qui ne leur demandent que du gland.

J'ai donné au Héros principal de cette Comédie la caricature & le langage du P. Duchesne, parce qu'il lui ressemble en tout

*point , il boit comme lui , jure comme lui ,
& a parfois comme lui des idées lumineu-
ses. Tous les autres que je mets en scène
étoient réellement de ce singulier souper qui
se donna le Dimanche 10 Janvier de la pré-
sente année , dans la maison de mon compere.*

PERSONNAGES.

M. MORIZE , Maître de pension , rue de
la Tisseranderie , district de S. Gervais.

Madame MORIZE.

M. MORIZE , le fils.

L'Abbé MAURY , pilier de la maison
tout comme de l'Académie Française.

Mademoiselle FLEURON , niece de Ma-
dame MORIZE.

Le Commissaire LAPORTE , rue aux Ours.

M. GIBOUR , Marchand de vin , rue des
Prêcheurs.

Madame son Epouse.

L'Abbé DESTREVAUX , Vicaire de
S. Gervais.

Le sieur CONTANT , Essayeur du Com-
merce pour les matieres d'or & d'ar-
gent , place du Chevalier du Guet.

*La Scène est chez mon compere Morize , rue de la Tisseran-
derie , quartier S. Antoine.*



SCENE PREMIERE.

M. MORIZE , Madame MORIZE.

M. MORIZE.

Ah ! ça ventrebleu , allez-vous encore me f...fournir une société pareille à celle de l'année dernière pour faire les Rois ? J'enrage quand j'y songe. La belle recrue que vous avez f...faite-là ! J'avois une bande de Calottins à ma table , qui , rangée comme des oignons , caressoit ma femme , buvoit mon vin & f...follichonnoit avec ma niece ; plus de cela , s'il vous plaît , plus de cela , ou f...faite ce que vous voudrez : j'irai passer ma soirée ailleurs , & vous ferez les honneurs toute seule avec votre b..benêt de fils & votre g...gentille niece que je ne puis souffrir , depuis qu'elle s'est l'aissée f...flagor-

ner par ce grand vaurien d'Abbé Duplessis (1).

Madame MORIZE.

Que vous êtes ridicule , mon cher mari ! une société honnête , respectable , digne à tous égards d'écarter la calomnie.

M. MORIZE.

Ou de l'attirer sur ma maison. Tenez , votre Clergé de S. Gervais & de S. Jean-en-Grève , je n'en donneroïs pas une bouteille de vin. Vous les aimez , vous , & je ne fais que trop bien pourquoi.

Madame MORIZE.

Je le fais bien aussi , c'est que je considère infiniment tous les gens honnêtes.

M. MORIZE.

Oh ! oui , honnêtes , des scélérats en ra-

(1) L'Abbé Duplessis étoit le plus grand roué de la Paroisse Saint Gervais ; il portoit le scandale jusqu'à mener des prostituées dans la chambre qu'il avoit à la Communauté : on l'en a chassé ; il s'en est vengé , en publiant la vie du premier Vicaire : c'étoit la Pelle qui se moquoit du Fourgon.

bats , fouillés d'infamie , & dont les moindres forfaits sont de cocufier les bons bourgeois de ce quartier ; moi tout le premier , de séduire les filles , puisque ma niece à f.-franchi le pas , & de nous extorquer la moitié des Offices , quand l'argent ne s'y trouve pas.

Madame M O R I Z E.

Oseriez - vous blasphémer ainfi sur le compte de M. l'Abbé Destrevaux , de ce digne & saint homme ?

M. M O R I Z E.

Eh ! Pourquoi pas. C'est à lui que j'en veux principalement le plus ; c'est un grand flandrin dont la conduite est suspecte , les mœurs absolument dépravés , & qui f... fait tout ce qu'il peut pour nuire : que n'a-t-il resté Dragon , sans jouer à la chapelle par intérêt avec sa mine caffarde , & ses yeux hypocrites ? je l'ai vû en pointe de gaieté , & je fais de quoi il est capable.

Madame M O R I Z E.

Ne vous a-t-il pas comblé d'honneur en amenant chez vous l'Abbé Maury ,

un Académicien Français , un des champions distingués de l'Assemblée Nationale, & de l'Assemblée des Communes ?

M. MORIZE.

Ah ! dites donc , méprisé ; & quel honneur cela m'a-t-il fait , sinon d'avoir à ma table un impudent f... , flaireur de cuisine , un ventre affamé ; de plus , espion du Clergé , perturbateur de l'ordre social , & un lâche , dont le coquinisme affreux f... , fait un désordre abominable , & qui auroit cent fois reçu des nazardes , si l'on n'eût craint de souiller ses mains en les appliquant sur la face ignoble de ce B... butor , à qui la calotte de forçât , conviendrait mieux que la Mitre Episcopale qu'il a brigué sans succès ?

Madame MORIZE.

Quelles horreurs !

M. MORIZE.

Je ne dis rien de trop , ma femme , tous ces B.. braves gens , selon vous , vous ont gâté l'esprit. Depuis qu'ils ont mis le pied sur le seuil de ma porte , l'enfer

est entré dans ma maison. Au reste, cela ne m'étonne pas, ils n'en font jamais d'autres. Oui, depuis que cette vermine f... fréquente ce logis, je n'y reconnois plus rien, ma femme est une B.. begueule, mon fils un f... freluquet comme eux, & ma niece une P... Pigrieche, & moi l'on me regarde comme un glaude, mais morbleu qu'ils ne s'y jouent pas, car je f... frotte tout le B.. bataclan de la belle & bonne maniere.

Madame M O R I Z E.

Mais notre Archevêque fait beaucoup de cas de cet Abbé Maury, dont vous faites un si horrible portrait.

M. M O R I Z E.

Eh ! jarni ; qu'est-ce que cela me f... fait à moi qu'un sot & un tartufe, considere un frippon, il y a bien là de quoi s'étonner ? c'est comme si vous me disiez qu'un Comte de Mirabeau de par le monde à l'estime de la Cour, je n'en ferois pas plus surpris : dis-moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es.

Madame MORIZE.

Vous pourriez vous repentir de vos sarcasmes amers.

M. MORIZE.

Qui, moi ? jamais. Quand j'entends faire l'éloge de la majeure partie de cette canaille , en honneur cela me f... fait bouillir le sang , & je ne vais pas de fois à l'Assemblée Nationale que je n'en sorte le cœur rempli de fiel , c'est une pétardière ; j'y entends répéter sans cesse les mots honneur , *probité* , *devoir* , *concorde* & *humanité* , & il n'y a pas plus de tout cela que sur ma main.

Madame MORIZE.

Laissons cette matière , & parlons de notre souper.

M. MORIZE.

A la bonne heure ; car aussi bien cette engeance pernicieuse ressemble assez à ces insectes qui nous sucent le sang , nous l'échauffent & le gâtent par-dessus le marché..... nous ferai-vous bonne chère ?

(11)

Madame MORIZE.

Excellente ; mais à une condition,

M. MORIZE.

Oh ! avec les femmes, cela n'est jamais fini,... Eh bien ! cette condition.

Madame MORIZE.

Vous ne vous fâcherez pas.....

M. MORIZE.

Oh ! avec vous, cela n'est guere possible ; parlez , parlez,

Madame MORIZE.

J'ai engagé l'Abbé Destrevaux à prier M. Maury à se réunir à lui pour être des nôtres.

M. MORIZE.

Je n'en veux pas, qu'ils aillent au diable l'un & l'autre, aussi bien a-t-il droit de propriété sur eux.

Madame MORIZE.

Expliquons-nous : n'avez-vous pas invité le Commissaire de Laporte ?

M. MORIZE.

Sans doute , c'est mon ami.

Madame M O R I Z E.

Et qui n'est pas le mien , un vieux radoteur qui ne vous entretient que de menottes , espions , gibets , & pas un seul mot sur les affaires du tems.

M. M O R I Z E.

Il n'en a pas plus de tort ; car elles vont à peu-près comme les idées qui vous roulent dans la tête , tout de travers.

Madame M O R I Z E.

Et votre Monsieur *Gibour* , ce grossier , Marchand de vin en fera sans doute aussi , ainsi que sa guenon d'épouse ?

M. M O R I Z E.

J'y compte bien ; ces gens-là vous déplaissent , parce qu'ils ne s'ingèrent pas de f... , fabriquer des phrases , comme vos pomponnés d'Abbés ; il vous f... , faut après vous un tas de J... Jocrisses : cela recrée Madame ; moi , je veux m'amuser , avoir mon franc parler , & je ne le puis , avec votre sequelle , sans craindre de me voir enlever de mon lit par les Volontaires Bleus qui font la guerre aux hon-

nêtes gens , sous le prétexte de détruire l'Aristocratie dont ils sont les plus zélés Partisans.

Madame MORIZE.

Continuez vos sottises.

M. MORIZE.

J'ai peut-être tort , c'est comme votre Monsieur *Contant* , cet essayeur pour le commerce des matieres d'or & d'argent , c'est l'escroc le plus fieffé que je connoisse. Eh ! bien , depuis qu'il a sur le corps la livrée Nationale , il tranche de l'honnête homme , & vous f... , feroit pendre son pere , le tout pour se faire une B... bonne réputation.

Madame MORIZE.

Il soupera cependant ici. M. l'Abbé Maury l'aime infiniment.

M. MORIZE.

Ettoujours votre f... fichu Abbé Maury dans la tête.

Madame MORIZE.

Que voulez-vous , si je l'ai dans la tête , je ne l'ai pas autre part ; mais cela sera

comme je l'ai arrangé; je ne puis séparer deux amis.

M. MORIZE.

Qui se ressemblent. La pêle & les sabots sont de même bois. Tout aussi faux, méchants & rusés l'un que l'autre; en ce cas je décampe.... (*Il va pour sortir.*)

Madame MORIZE.

Mais, écoutez-donc un moment, vous êtes intraitable; dans la société que nous venons d'examiner, vos amis & les miens sont compris. Faisons un accord entre nous. Passez-moi les miens, je vous passerai les vôtres, notre soirée sera très-gaie.

M. MORIZE.

Je crois qu'elle a raison..... Eh ! bien, va comme il est dit.

Madame MORIZE.

J'attends votre fils.

M. MORIZE.

Ah ! dites-le vôtre, Madame, je vous cede les honneurs de la maternité (1).

(1) Il est en effet Cocu dans tous les termes,

Madame MORIZE.

Qu'il est bien sous l'uniforme Nationale.

M. MORIZE.

Oui , comme bien d'autres.

Madame MORIZE.

Vous conviendrez au moins qu'il ne ressemble pas à ces goujats de la troupe soldée , qui , sous les armes , ressemblent à une troupe de brigands , crottée jusqu'à l'échine , allant nuds pieds , & mourant de faim.

M. MORIZE.

Que ne les paye-t-on ; mais , c'est-là le *tu autem*. La nation veut bien avoir des hommes , & elle en a le plus grand besoin ; mais s'agit-il de payer ? oh ! c'est une autre paire de manches , elle pose zéro , & retient tout , ou au moins la plus forte partie. La Commune est un pactole qui roule l'or avec ses flots , tandis que les malheureux expirent de besoin sur ses bords , aussi ne serois-je pas surpris qu'un

jour ou l'autre , ces misérables-là ne f...
fussent des sottises (1).

Madame M O R I Z E .

Ce seront leurs bonnes affaires.

M. M O R I Z E .

Voilà comme les gens indifférens prennent les choses ; nous avons un brave & honnête Général ; mais ses intentions sont odieusement suivies.

Madame M O R I Z E .

Ah ! voici notre fils.

(1) La prédiction de mon Compere Morize vient de se réaliser ces jours-ci ; deux cents & plus de ces Soldats ont été arrêtés aux Champs-Elisées par la Cavalerie Nationale , & conduits dans les prisons de Saint-Denis ; on leur a prêté les plus sinistres intentions , lorsqu'ils n'avoient que celle de réclamer l'effet des promesses qu'on leur avoit faites en les engageant ; la plupart subiront ou ont subi un supplice infamant : voilà pourtant comme on se comporte avec des hommes utiles ; aussi mon Compere Morize demande quels sont les vrais Aristocrates des Chefs ou des Soldats ?



SCENE

S C E N E I I.

M. MORIZE pere, Madame MORIZE,
M. MORIZE fils.

Madame M O R I Z E.

Eh ! bien , mon fils , avez-vous fait mes
commissions ?

M. M O R I Z E fils , (*d'un air niais.*)

Oui , maman.

M. M O R I Z E pere , (*le contrefaisant.*)

Oui , maman , c'est pourtant un Mili-
taire National ; eh ! bien , la plupart de
ses confreres le ressemblent ; c'est un tas
d'idiots , d'originaux , de f... faux , qui
ont tous la manie de vouloir commander
avant de s'être jamais douté de ce que
c'étoit qu'obéir. Les Gardes Françaises
exceptés : ah ! quel f... fâcheux ramassis.

Madame M O R I Z E.

Avez-vous vu M. l'Abbé Maury ?

M. M O R I Z E fils.

Oui , maman.

B

Madame M O R I Z E.

Comment vous a-t-il reçu ?

M. M O R I Z E fils.

Oh ! bien , très-bien.

M. M O R I Z E pere. (à part.)

Je le crois , il s'agissoit d'attrapper un
souper.

Madame M O R I Z E.

Viendra-t-il de bonne heure ?

M. M O R I Z E fils.

M. Destrevaux , notre honnête Vicaire
doit le prendre dans l'après-midi ; il se
dispensera de la séance du soir pour ne se
pas faire attendre.

M. M O R I Z E pere.

Oh ! je le reconnois bien-là ; mais au
surplus , quand il s'en dispenseroit tout-
à-fait , il feroit aussi-bien ; car toutes les
assemblées qui ont la f... folie de le rece-
voir ne peuvent qu'y perdre ; il y a dans
ces tripots-là une quantité de f... frippons
qu'on en devroit chasser ignominieuse-
ment un b.... bavard de Target , un m....
malheureux Comte de Mirabeau ; pour

ce méprisable Calottin d'Abbé Siéyes , il est f... fâcheux que les fonctions du Réverbere soient supprimées ; il alloit vite en besogne , & ses opérations étoient plus intactes que celles de ce b... brouillon de Prevôt-Papillon.

Madame MORIZE.

Quoi ! toujours de l'humeur.

M. MORIZE pere.

Je fors pour évacuer ma bile.... pensez à notre gâteau toujours.... (*à part en s'en allant*) Ah ! si j'avois le bonheur d'être le Roi de la fève , je prescrirois à ces f... farauds d'Abbés , des conditions si rigoureuses , qu'ils verroient bien que je ne serois pas Roi comme un autre , & que je suis un b.... bon vivant qui ne voudroit pas passer pour un Monarque en peinture.



SCENE III.

Madame MORIZE, M. MORIZE,
fils.

Madame MORIZE.

Avez-vous vu votre Cousine aujourd'hui ?

M. MORIZE, fils.

Oui, maman, j'ai passé chez elle.

Madame MORIZE.

Elle viendra ?

M. MORIZE, fils.

Elle me l'a promis.

Madame MORIZE.

Etoit-elle seule ?

M. MORIZE, fils.

Avec l'Abbé Gravet, le Vicaire de
S. Nicolas-des-Champs.

Madame MORIZE.

Je lui avois pourtant défendu de le voir.
Cet Abbé Gravet est bien la plus mau-
vaise société que je connoisse, c'est un

homme perdu , qui a publiquement fait l'amour à sa propre sœur , & qui , du temps qu'il étoit à S. Jean-en-Grève , a souillé le lit de son Beau-frere (1) ; c'est un grand misérable.

M. MORIZE , fils.

Oh ! voilà comme sont les Ecclésiastiques , je suis presque de l'avis de mon pere sur leur chapitre. Ce Monsieur Destrevaux , par exemple , qui dit qu'il vous adore quand il se croit seul avec vous , l'autre jour encore.....

Madame MORIZE.

Paix donc , Monsieur , doit-on dire des choses comme celles-là ?

M. MORIZE , fils.

Je n'en dirois pas autant devant mon pere.

Madame MORIZE.

C'est bon , c'est bon ; laissez-moi.

(1) Le sieur Boffe , fils d'un Maître Serrurier de la rue du Perche , d'abord Peintre , puis Huisier Priseur , demeurant vieille rue du Temple.

SCENE IV.

Madame MORIZE. (*seule*).

Je crois que notre souper sera délicieux ; mais pour que la fête soit complète , il faut que j'agisse de finesse : oui mon idée est heureuse... excellente... J'y ai regardé ; mon mari sera Roi.... du gâteau , il est boutadeux , sans savoir pourquoi : mais quand il sera en pointe , il s'égayera , sans doute ; & je ne serai pas fâchée de le voir aux prises avec les sciences , l'esprit & la religion. Sur-tout s'il s'avise de politiquer ; ses brusques saillies me divertiront : allons , allons , tenons-nous à ce projet , il aura la fête ; mais on vient : ah ! c'est l'ennuyeux de la Porte.

S C E N E V.

Le Commis. DE LAPORTE, Madame
M O R I Z E.

Le Commis. DE LAPORTE.

Serviteur à Madame Morize, bon jour
& bon an.

Madame M O R I Z E.

C'est s'y prendre un peu tard , mais
vaut mieux tard que jamais. Comment va
la santé ?

Le Commis. DE LAPORTE.

A merveilles.

Madame M O R I Z E.

Et les affaires ?

Le Commis. DE LAPORTE.

On ne fauroit plus mal : mon étude fleu-
rissoit sous le régime de l'ancienne Po-
lice ; mais elle est furieusement déchue ;
point de captures intéressantes , point de
tour du bâton.

Madame MORIZE, (*ironiquement*).

Anciennement ils ne vous manquoient pas, n'est-il pas vrai, Monsieur le Commissaire ?

Le Commis. DE LAPORTE.

Vous croyez plaisanter, Madame Morize ; mais j'ai eu par-fois des aubaines intéressantes.

Madame MORIZE.

Des Commissaires de Police, vous étiez un des plus redoutables.

Le Commis. DE LAPORTE.

Oh ! jamais la sûreté n'a jamais marché avec autant d'avantage que sous mes auspices. Le croiriez-vous, Madame ? J'ai fait pendre quatre-vingt personnes, fouetter, marquer au moins cinq à six cents. Ah ! si le sieur Bachois de Villefort, avoit un tant soit peu de reconnoissance, il m'obligeroit certainement sur mes vieux jours. J'ai guidé dans ses filets une quantité considérable de gibier.

Madame MORIZE.

Vos exploits sont merveilleux.

Le Commis. DE LAPORTE.

Moi , Madame , j'étois aussi adroit que *Desbrugnières* , aussi rusé que *Quidor* & aussi difficile à tromper que *le Noir* ; j'étois la terreur des filles de joie , des fripons ; mais pour de l'argent , j'étois & suis encore le conciliateur des affaires les plus frauduleuses.

Madame MORIZE.

Mais ces principes sont diablement équivoques.

Le Commis. DE LAPORTE.

Point du tout , Madame , point du tout , c'est l'esprit de l'état. La balance de *Thémis* , n'est maintenant autre chose que le trébuchet d'un Agent de change , son glaive ne s'appesantit que sur ces pauvres haires sans argent , & ne frappe que les malheureux qui commettent des crimes , sans avoir assez de fortune pour parer aux inconvénients.

Madame MORIZE.

Il faut convenir que vous peignez-là la Justice comme une belle chose.

Le Commis. DE LAPORTE.

Très-belle, très-belle, Madame, aussi se vend-elle extrêmement cher : demandez à *Besnval* ce qu'il lui en a coûté pour corrompre ses témoins, pour suborner ses Juges ; à *Quatremaire*, ce Conseiller au Châtelet, combien la détention de Favras lui est profitable ? A *Gallet*, ce qu'il a donné au Magistrat qui l'a interrogé & dicté impudemment au Greffier les réponses qu'il devoit écrire sur le procès-verbal (1) ? Voilà des Juges & des Rapporteurs heureux ! Mais nous, Madame, mais nous, nous ne retirons de nos Offices que des misères : ah ! les gros poissons ont toujours mangé les petits.

Madame MORIZE.

Et la sagesse de l'Assemblée Nationa-

(1) Il faudroit aussi demander au malheureux qui a été flétri à la Greve, combien il a donné au Juge integre qui l'a envoyé au Carcan ? rien sans doute ; il étoit cependant bien moins coupable que *Gallet*, O Justice ! Justice, voilà de tes chefs-d'œuvres !

le ne remédie pas à ces déprédations ; car on ne sauroit nier que cela ne soit innoui !

Le Commis. DE LA PORTE.

Sageffe ! déprédation innouie ! Je vois bien , Madame , que vous ressemblez au vulgaire : qu'est-ce que votre Assemblée Nationale ? Un composé d'hommes enthousiasmes de leurs privileges , de leurs droits , & de leurs prérogatives ; qui décrètent au nom du *Roi* & de la *Loi* , & qui s'embarassent aussi peu de l'un que de l'autre ; dont une partie opine par intérêt ou par méchanceté ; l'autre par bassesse & par flatterie & la dernière par écho , & qui au résultat , auront opéré du bruit , du vent & de la fumée.

Madame MORIZE.

Vous les arrangez bien.

Le Commis. DE LA PORTE.

C'est la vérité pure , Madame ; tirer de tous ces cerveaux creux une Constitution sage & utile , c'est la chose impossible ; autant essayer de prendre la lune avec les dents.

Madame MORIZE.

Il en existe cependant dont l'ame pure & les intentions honnêtes font honneur à la députation de leurs Commettans.

Le Commis. DE LA PORTE.

Ah ! bien peu, je vous assure. Est-ce *Montholon*, Procureur Général de la Chambre des Comptes de Paris ; *Joseph de Marcol*, Procureur Général au Parlement de Nanci ; *Henri de la Fare*, Député des Etats de Bourgogne ; *Chastellux*, *Noirot* & tant d'autres que je pourrois citer ? Non, non, détrompez-vous, la Tribune est occupée par des Energumenes des faux ou des rusés, auxquels toutes les rubriques de l'éloquence sont aussi familières que les épîtres de *Cicéron*. Ils tonnent & perorent avec force, finesse ou duplicité ; le public, la bouche béante, applaudit avec transport, s'écrie avec enthousiasme : voilà le vrai défenseur de la Patrie ; & lorsque le lendemain il jette les yeux sur le froid papier qui lui rend compte de la Séance,

sous tous ces artifices , il est tout étonné d'avoir pris le change , & de rester la dupe de sa prévention.

Madame MORIZE.

Mais sçavez-vous , Commissaire , que vous raisonnez en Aristocrate ?

Le Commis. DE LAPORTE.

Mais , de bonne foi , Madame , pouvez-vous vous-même raisonner de la sorte ? Quel est maintenant celui qui dans Paris n'a pas une petite dose d'aristocratie , jusque dans les bagatelles totalement étrangères aux affaires présentes ? Soyez d'un sentiment contraire à l'opinion de quelqu'un , vous êtes Aristocrate. Prêtez charitablement à usure , vous êtes Aristocrate. Escomptez des billets de caisse , vous êtes Aristocrate. Dites librement votre sentiment sur l'Assemblée , comme moi , par exemple , dans ce moment ci , vous êtes Aristocrate. Blâmez le courage & la prudence du Général , vous êtes Aristocrate , la judiciaire du Maire de Paris , vous êtes Aristocrate. Dites

hardiment que la plupart des Membres de la Commune sont des Banqueroutiers qui rétablissent leurs affaires aux dépens des nôtres , que leurs décisions tiennent de l'extravagance , qu'ils égorgent la poule sans la faire crier , vous êtes Aristocrate. Que les Officiers des districts sont des impudents , des débauchés & des sots , vous êtes Aristocrate. Tout cela est cependant vrai ; mais ce qui l'est autant , c'est que si , prenant le parti de la prudence , vous gardez le tacet , & ne vous mêlez de rien , je dis absolument de rien ; eh bien , vous serez encore Aristocrate.

Madame MORIZE (*à part.*)

Au fait , le Commissaire n'a pas tort.
(*haut.*) Mais comment faut-il donc faire ?

Le Commis. DE LAPORTE.

Penfer à soi , Madame , & se taire : attendre en silence la journée miraculeuse où ces prétendus prodiges paroîtront à nos yeux ; mais croyez que cela ne sera pas demain.

(31)

Madame MORIZE.

Voilà de la compagnie qui nous arrive.
Eh ! c'est M. Contant & ma chere niece.

S C E N E V I.

Madame MORIZE , le Commis. DE
LAPORTE, M. CONTANT & M^{lle}
FLEURON.

Mademoiselle FLEURON.

Votre servante, ma tante ; je vous salue , Monsieur.

Madame MORIZE.

Bonjour , ma niece ; eh bien ! M. Contant , vous ne venez donc pas m'embrasser ?... Vous avez apparemment rencontré Mademoiselle.

M. CONTANT.

Auprès de chez vous , je revenois du district. (1)

(1) Celui de Sainte Opportune.

Le Commis. DE LAPORTE.
Eh bien ! quelles nouvelles ?

M. CONTANT.

Toujours les mêmes , des extravagances , des querelles , des injures & des inepties.

Madame MORIZE.

Vous avez pourtant chez vous de bien bonnes têtes.

M. CONTANT.

D'accord , mais point de cervelles.

Le Commis. DE LAPORTE.

M. Rousseau cependant.....

M. CONTANT.

M. Rousseau est un bavard (1), qui , tout énorqueilli de son ancienne Présidence , croit toujours être en possession du fauteuil , & s'arroe impérieusement le droit de communiquer ses *bille-vêfées* , avec l'arrogance d'un homme qui se croit quelque chose.

(1) Ancien Président du même district.

Madame

Madame MORIZÉ.

Vous ne disconviendrez pas au moins que M. *Bardel* (1) notre ami commun.

M. C O N T A N T.

Lui, Madame, il a mis notre Comité Militaire tout sans dessus dessous. Je ne conçois pas comment des Citoyens raisonnables peuvent errer de cette sorte sur le choix de leurs Représentants ; ils ont en main le pouvoir & le remettent ; à qui ?... à des hommes qui s'en servent pour leurs intérêts , & qui lèsent les nôtres.

Le Commis. DE L A P O R T E.

Vous pouvez avoir raison ; mais, Monsieur Desmoufféaux. (2)

M. C O N T A N T.

Je vois où vous voulez en venir ? Vous allez nous citer ce jeune Avocat en Parle-

(1) Ancien Commissaire & Président du Comité Militaire du district de Sainte Opportune, rue Saint Denis, près celle de la Cessonnerie.

(2) Agé de 33 places du Chevalier du Guet.

ment, qui a balayé la grande Salle, & fait effuyer à ses Cliens les funestes effets de son ignorance, comme un oracle à suivre ; il s'en faut de beaucoup que le district ait la même opinion de ses lumières & de ses talents.

Mademoiselle FLEURON.

Il fait cependant de jolies chansons.

M. CONTANT.

Cela peut être un titre auprès de vous, Mademoiselle ; mais ce n'en est pas un pour obtenir, ainsi qu'il l'a fait, la vice-Présidence, le Secrétariat du District, & être nommé un des Représentants de la Commune.

Le Commis. DE LAPORTE.

Ma foi, voulez-vous que je vous dise, Monsieur Contant, tous les districts de Paris sont à-peu-près ordonnés comme le vôtre ; les uns sont peuplés des Bala-dins, (1) du Fauxbourg Saint-Germain

(1) Messieurs de la Comédie Française.

qui y occupent les premières places avec une morgue insupportable. *Saint-Prix* dépose la Barrete , l'Aube & la Toque du Cardinal de Médicis , (1) pour se parer du ceinturon National , & le même sabre avec lequel il joue Mahomet , lui sert à guider les soldats Français , non au péril qui menace la liberté , mais à des rendez-vous de Patrouilles ; un Dugazon conserve ses bottines de Crispin de la représentation , & fait son service en jouant des farces au Corps-de-Garde ; tous les Pantins de Paris ont des épaulettes d'Officiers. D'autres ont mis à leur tête des mouchards , & ceux-ci ne rendent pas les moindres services à la Commune ; un Dutronchet , un Rossignol sont Capitaines , il en est aussi , Monsieur Contant , qui n'ont pas dédaigné d'employer des fripons reconnus , & vous savez que votre district n'en est pas un des moins pourvus.

(1) Dans la Tragédie de Charles IX.

M. C O N T A N T (*interdit.*)

Quoi ! le penseriez-vous ?

Le Commis. D E L A P O R T E.

Vous-même , je vous en fais juge.
Qu'est-ce qu'un Caron de la rue Saint-Denis , n° 335 ; Malfillatre , rue de la Chauverrierie , n° 22 ; un Testard , facteur à la Halle ; Grimond , Chapelier , rue de la Chauverrierie. Ne sont-ce pas des fripons ? un peu de bonne foi ? Convenez en.

Madame M O R I Z E.

Eh ! Messieurs , à quoi bon se remettre devant les yeux des vérités aussi dures ? Laissons au tems à dévoiler ces mysteres d'iniquités. Parlons de l'objet qui nous rassemble. Notre but est de nous distraire des inquiétudes que nous avons éprouvées de fouler aux pieds la crainte de celles que nous pouvons éprouver encore , & dont les apparences se manifestent à tous les instans , & pour cet effet de faire les Rois en communauté.

Le Commis. D E L A P O R T E.

Faire les Rois , Madame , cette fête ne

peut plus inspirer la même gaieté qu'autrefois; le modele à suivre, est si changé de nature, que le possesseur de la fève craint trop, que revêtu de ce vain titre, & au milieu de ses convives, il ne ressemble à rien.

Madame MORIZE.

Notre intention est cependant d'en élire un.

Le Commis. DE LAPORTE.

Le hasard est souvent plus heureux que l'héritage.

M. CONTANT.

D'ailleurs, la royauté du gâteau ressemble assez à celle de France, chimere pour chimere, nous nous amuserons, & une plaisanterie vaudra bien l'autre.

SCENE VII.

Les précédens. M. MORIZE fils.

M. MORIZE fils.

Voici mon pere qui revient.

Madame MORIZE.

A-t-il quelqu'un avec lui ?

M. MORIZE fils.

M. Gibour & son Epouse.

Madame MORIZE.

Les ennuyeux personnages ! Je ne puis les voir ni les sentir , & il a toujours la rage de me les présenter , encore ce jour-ci , où nous devons avoir du beau monde.

Le Commis. DE LAPORTE.

Qui donc , Madame , sans indiscretion ?

Madame MORIZE.

Le Vicaire de notre Paroisse , & M. l'Abbé Maury de l'Académie Française , Député à l'Assemblée Nationale , membre de l'Assemblée des Communes , Orateur au premier chef , & qui nous fait l'honneur de nous estimer.

Le Commis. DE LAPORTE. (à part.)

L'avantage n'est pas considérable ; être estimé de quelqu'un qui ne l'est de personne.

M. CONTANT.

Je connois peu le premier.

Madame MORIZE.

Oh ! c'est un génie universel.

Le Commis. DE LAPORTE. (*à part.*)

A peu-près comme le Comte de Mira-
beau , raisonnant de tout , sans savoir com-
ment , & parlant beaucoup sans rien dire ;
mais voici votre monde.

SCENE VIII.

Les précédens , M. MORIZE pere ,
M. GIBOUR & Madame son Epouse.

M. MORIZE pere.

Bonjour , Messieurs , bonjour ma fem-
me , & toi aussi , petite niece , voici de
nouveaux amis que je vous présente : le
souper est-il prêt ?

Madame MORIZE.

Un moment donc , notre aimable assem-
blée n'est pas complete.

M. MORIZE.

Oh ! pour l'aimable assemblée , je la
crois toute ici ; il est vrai que je n'appar-

çois pas vos f... favoris , vos privilégiés ,
vos b... bons amis ces Calottins que je
déteste ; mais vous l'avez voulu , il faut
bien en passer par-là.

Madame G I B O U R.

Il y a très-long-tems que je n'ai eu
l'honneur de vous voir , Madame.

Madame M O R I Z E.

C'est moi qui le reçois , Madame : l'u-
niforme sied bien à votre mari.

M. M O R I Z E fils.

Et à moi donc ?

M. M O R I Z E pere.

Allons , taisez-vous , f... freluquet , tous
ces Officiers à la douzaine sont tous de
même , ils sont si vains , si présomptueux
avec cet habit bleu , qu'ils sont pour la
plupart indignes de porter , qu'ils semblent
tout réunir... votre plume , votre plume ,
f... fameux héros de bourgeoisie , cela vous
convient mieux qu'une épée.

Madame M O R I Z E.

Toujours de mauvaise humeur,

M. MORIZE pere.

Eh ! qui ne le feroit , l'ordre social est renversé , ces animaux-là vous regardent avec un œil de dédain ; tandis que leur Commandant ce b.... brave homme , salue tout le monde.

M. GIBOUR.

C'est que c'est un fin politique.

Le Commis. DE LAPORTE.

Aussi veut-on le loger au Fauxbourg Saint-Antoine , & son Major général au Fauxbourg Saint-Marceau (1).

M. MORIZE.

Ils pourroient être plus mal..... vos Prestolets ne viennent pas souvent.

Mademoiselle FLEURON.

Pour moi , mon chere oncle , je m'apprête à bien me réjouir.

M. MORIZE pere.

Ah ! tu aimes la réjouissance ; eh bien

(1) Au moment où j'écris , on parle de ce projet : S'exécutera-t-il ou non ? Au surplus , c'est réellement dans ces endroits qu'ils seroient sur *l'offensive & la défensive*.

je t'en f... fournirai , moi , de la réjouissance ; tu ressembles à ta tante ; tu as un f... furieux penchant pour la Calotte. Tant pis pour toi , cela te portera malheur.

Madame MORIZE.

Ne la querellez pas , contraignez votre mauvaise humeur.

M. MORIZE pere.

Allons , soit , j'ai cependant bien envie de parler.

Mademoiselle FLEURON.

On frappe.

Madame MORIZE.

Ce sont sûrement ces Messieurs ; je vais ouvrir.

M. MORIZE pere.

Et vous , mon fils ; & toi , ma niece , faites donner à souper aux pensionnaires dans la chambre voisine , & faites-nous servir ; une fois à table , je me dédommagerai de l'ennui qu'ils me causent.

M^{lle} FLEURON , M. MORIZE fils.

Nous y allons.

S C E N E I X.

Les précédents. M^{rs} DESTREVAUX
& MAURY.

L'Abbé D E S T R E V A U X.

Eh! bonjour, M. Morize.

M. M O R I Z E pere.

Ah! ah! serviteur de tout mon cœur,
Monfieur.

Je fuis charmé de vous voir, nous ne
tarderons pas à fouper. Je ne vous f...
ferai pas grande chere; mais au furplus
c'est ce que nous avons : bonne mine,
bon vin & de la b... bonne fociété.

L'Abbé M A U R Y (*bas à L'Abbé*
D E S T R E V A U X.)

Quel homme est-ce-là? comme il jure!

L'Abbé D E S T R E V A U X.

C'est la gaieté & la franchise toute
pure,

L'Abbé MAURY, *à (part.)*

Tant pis , morbleu , tant pis. Je ne ferai pas là dans ma sphere.

M. MORIZE pere.

Eh! bien, Monsieur l'Abbé, comment se comporte votre f... fameuse Assemblée?

L'Abbé MAURY.

A l'ordinaire. Les meilleurs projets sont rejettés, l'éloquence des *Barnave, Alexandre de Lameth, Chapelier, Thouret*, l'emporte sur la saineté des avis des autres; & nous, qui n'avons en vue que le bien public, on ne fait point attention à nos motions, & nous y sommes, moi & bien d'autres, pour la forme; cependant le Ciel nous est témoin que le bien du peuple est notre objet le plus cher.

M. GIBOUR à M. MORIZE pere.

Comme il ment.

M. MORIZE pere, *(au même.)*

Pas tant que vous le croyez; ils ont cela de commun avec les Procureurs & les larrons.

L'Abbé MAURY.

Ce le Camus est faux.

M. MORIZE pere. (*à part.*)

Comme tout ce que vous dites.

M. GIBOUR.

Votre Vicomte de Mirabeau est aussi fat & aussi engoué.

L'Abbé MAURY.

Et aussi lâche.

M. MORIZE pere.

Qu'un Officier de district. Ah ! pardon, Messieurs ; mais f... franchement, puisque le mot est lâché, b... bonnes gens, je ne m'en dédirai pas.

L'Abbé MAURY.

MM. de Roberspierre & Freteau me rompent toujours en visière ; mais, patience, je m'en vengerai.

M. GIBOUR.

Cela n'est pas facile, ils sont trop honnêtes gens pour rien craindre.

L'Abbé MAURY, (*se rengorgeant.*)

Ah ! sans vanité, on fait ce que l'on vaut.

(46)

M. MORIZE, pere. (*à part.*)

Pas grand chose , marchandise qui se prise est sujette aux rebuts.

SCENE X.

Les Précédents , M. MORIZE , fils.

M. MORIZE , fils.

Mon pere , on a servi.

M. MORIZE , pere.

Eh bien ! marchons , nous ne nous entretiendrons de tout cela qu'au dessert.

» *Toute la Compagnie passe dans une*
» *autre chambre* «.

SCENE XI.

» Le Théâtre représente la salle de compagnie , à côté de laquelle est la chambre des Pensionnaires. Il y a une grande table sur laquelle est servi le souper , dont un Gâteau des Rois fait

» partie ; M. Morize est au milieu ,
» Madame Morize est entre les Abbés
» Maury & Destrevaux , les autres
» Acteurs à volonté.

Tous les Acteurs étant placés.

L'Abbé MAURY.

Nous allons donc tirer la royauté au fort.

M. MORIZE pere.

Eh ! pourquoi pas ? Il y a environ sept à huit mois que la Robe , la Calotte & l'Epée en vouloient faire autant : au moins nous ne ferons pas de mal à personne.

L'Abbé DESTREVAUX.

Cela n'empêche pas que l'Archevêque de Bordeaux n'ait la Chancellerie.

M. GIBOUR.

Cette Promotion est unique , inconcevable.

L'Abbé MAURY.

Je vous dis que nous n'aurons jamais

le dessous , qu'en apparence ; nous nous en releverons , M. Morize , nous nous en releverons.

M. MORIZE , (*à son voisin , M. Contant.*)

Pour que cela ne fût pas , il faudroit qu'on les eût tous f...flanqués au fond de la riviere.

M. CONTANT. (*bas.*)

A la vérité , il n'y auroit pas grand dommage.

M. MORIZE. (*haut.*)

Allons , femme , coupe ce Gâteau.

Madame MORIZE.

Je crains de couper la fève.

M. CONTANT.

C'est pour le coup que le Royaume seroit partagé.

M. MORIZE pere.

Il n'en est pas là comme de la fève , celui qui auroit fait le coup n'en auroit pas profité. Celui qui auroit peut-être eu la meilleure part du Gâteau , est celui qui paroïssoit le moins y avoir de prétentions

tions (1). Allons , allons , coupe toujours , aux risques & périls.

Madame MORIZE coupe le Gâteau.

Voilà qui est fini.

M. MORIZE pere.

Tire-toi , ma niece.

Mademoiselle FLEURON.

Oh ! bien volontiers , mon Oncle.

L'Abbé MAURY.

La petite mere , comme elle est preste.

Madame GIBOUR.

Votre mot l'a flattée.

M. MORIZE.

Oh ! cela n'est pas étonnant , c'est un mot qui f...fait toujours plaisir aux jeunes filles.

» Mademoiselle Fleuron distribue le Gâteau , chacun examine sa part , M. Morizé pere trouve la fève dans la sienne , & dit.

(1) A moins qu'il ne soit ici question du Duc d'Orléans , je ne vois pas trop de qui mon Compere Morize prétend parler.

M. MORIZE.

Oh , parbleu ! f...foin de la donneuse.
Je suis Roi , voilà un Empire qui m'est
bien légitimement acquis , je le tiendrai
de la main d'une f...femme.

L'Abbé DESTREVAUX.

Vous n'en ferez peut-être pas plus mal-
heureux pour cela. Nous avons sous les
yeux la triste preuve qu'un Monarque
a pensé perdre son Royaume par le mê-
me moyen.

M. GIBOUR.

Pour le coup , nous allons avoir un Roi
qui a de la tête.

M. MORIZE pere.

J'en ai besoin , dans mon ménage : si
tous les Rois en avoient autant.... , les
choses en iroient mieux.

L'Abbé MAURY.

Quelles Loix prescrit sa nouvelle Ma-
jesté ?

M. MORIZE pere.

D'abord je veux savoir tout ce qui s'
passe.

M. C O N T A N T.

Cela n'est pas possible, c'est un droit
qui n'appartient pas même aux Ministres.

L'Abbé M A U R Y.

Pas si bête, pour un Bourgeois.

M. G I B O U R.

La liberté nous a rendu tout notre
esprit.

Madame M O R I Z E.

Mon mari en a plus qu'il n'est gros.

M. M O R I Z E pere.

Silence. Je déconstitue l'Assemblée des
Communes.

L'Abbé D E S T R E V A U X.

Intriguants pour intriguants, autant
garder celle-ci

M. M O R I Z E pere.

Si la nouvelle ne travaille pas à ma
fantaisie, je la chasserai, pour en repren-
dre une autre.

L'Abbé M A U R Y. (*malicieusement.*)

Et le Général de la Garde Parisienne,
qu'en ferez-vous?

M. MORIZE pere.

Je le garde , morbleu ! il est f...franc du collier ; je ne pourrois que perdre au change.

L'Abbé DESTREVAUX.

Et notre Maire....

M. MORIZE.

Tout de même ; il est un peu foible ; mais il n'en fera que plus humain , si les coquins qui ont administré la police avant lui eussent pensé comme cet honnête homme , le peuple auroit moins souffert ; mais je veux un autre Chancelier : point d'habit violet.

L'Abbé MAURY.

J'allois m'offrir.

Madame MORIZE.

Ah ! oui , mon cher mari , Monsieur Maury peut vous convenir.

M. MORIZE pere.

Vous le desirez , raison de plus pour que cela ne soit pas. J'usurai de mes droits. Un Roi ne doit point avoir de ces sortes de condescendances pour sa femme ; car

ordinairement elle gâte tout. Je réfléchirai à ce choix.

L'Abbé DESTREVAUX. (*à part.*)

Voyons de sa politique..... & l'Assemblée Nationale ?

M. MORIZE pere.

J'ai les bras liés..... mais n'importe , je l'épieraide près, jeme ferai rendre compte, & tout ira bien..... à boire.

Mademoiselle FLEURON verse à boire au Roi de la fève : & M. Morize pere boit.

Tout le monde crie.

Le Roi boit.

M. MORIZE pere (*imposant silence de la main.*)

Eh ! bien f... si, si donc ; est-ce que vous y pensez vous autres ? Il semble que ce soit un reproche que vous me f... flanquez au nez ; apprenez que si je bois un coup , que je ne ressemble pas à tout le monde , & que cela n'a jamais dérangé mes affaires.

M. GIBOUR.

Nous ne prétendons point cela , j'en

puis jurer , foi de marchand de vin.

Madame GIBOUR.

Il est vrai que chaque fois que M. Morize nous a fait l'honneur de venir à la maison , il a été d'une modération bien grande.

M. MORIZE pere.

C'est que je connois plus d'un Monarque sur la terre qui prendroit ce f... fâcheux compliment pour une vérité bien dure.

M. CONTANT.

Et notre Reine , que fait-elle ?

» A cet instant Madame Morize embrasse M. l'Abbé Destrevaux ,
» M. Morize pere la regarde.

M. MORIZE pere.

Eh ! bien , pas mal , si le *Roi boit* , & que la Reine en embrasse un autre que son mari , cela fera un joli ménage , & des affaires bien faites ; c'est le grand chemin de la perdition.

» On entend une grande rumeur
» dans la rue.

M. CONTANT.

Qu'est-ce que cela signifie ?

M. MORIZE pere , (*à son fils.*)

Allez voir , Morize , ce que ce peut être ;
(le fils sort) encore quelque nouvelle bagarre.

SCENE XII.

M O R I Z E fils, les précédens.

On rappelle les Soldats Nationaux à leurs Cazernes, on parle d'investir le Châtelet, d'enlever le Baron de Bezenval, & le Marquis de Favras; on parle de lanterne, d'autres de projets politiques, on ne fait à quoi s'en tenir.

Messieurs C O N T A N T & G I B O U R.

Il faut aller nous en éclaircir.

Madame G I B O U R, (*à son mari.*)

Mon cher mari, je ne vous quitte pas.

L'Abbé M A U R Y.

Moi, je cours à la ville.

Le Commis. D E L A P O R T E.

Et moi à mon Etude, il y aura peut-être de bonnes affaires.

L'Abbé D E S T R E V A U X.

Quant à moi je vais au Vicariat.

M. M O R I C E pere.

Voilà ce qui s'appelle de b... braves sujets.

(*Ils sortent tous.*)

SCENE XIII & derniere.

M. M O R I Z E fils.

Mon pere, n'irai-je pas au district ?

M. MORIZE pere.

Eh! qu'y f... feriez-vous, jeune b... barbe, vous iriez augmenter le nombre de ces f... fous, de ces turbulents. Le fort m'a fait Roi; & puisqu'il ne me reste que ma f... famille, je veux au moins régner sur elle.

Madame MORIZE.

Oh! de tout mon cœur.

M. MORIZE pere.

Voilà la première fois que ma femme a f... fait de nécessité vertu.

Mademoiselle FLEURON.

Moi, mon cher oncle, je reste.

M. MORIZE pere.

Tant mieux, tu coucheras ici.

Madame MORIZE.

Il faut espérer que tous ces trains-là finiront : je le desire bien vivement.

M. MORIZE pere.

Ah! f... franchement, je crains que cela ne soit pas de si-tôt. Attendons en paix l'événement. . . . Mais il est tard : allons, regagnons les Thuilleries; ce qui me console, c'est que me voilà débarrassé du poids de ma grandeur. Ah! f... foi d'honnête homme, c'est pesant une Couronne: heureux qui n'est que le Roi de la fève.

F I N.

